

Ciné-Bulles

Panique en banlieue / *Little Children* de Todd Field

Stéphane Defoy

Volume 25, numéro 1, hiver 2007

URI : id.erudit.org/iderudit/60799ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Defoy, S. (2007). Panique en banlieue / *Little Children* de Todd Field. *Ciné-Bulles*, 25(1), 59–60.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



The Last King of Scotland

qualifié de bouffon meurtrier. En fait, MacDonald dresse le portrait d'un tyran obsédé par son image positive, laquelle contribue à le maintenir au pouvoir. Sa bouffonnerie voile la terreur qui entoure l'Ouganda mais aussi sa propre existence puisque Amin manifeste constamment des sautes d'humeur et des crises de paranoïa. Habituellement, il regagne aussitôt la confiance de ses proches en tournant la situation à la blague ou par des taquineries enjôleuses.

Le roi d'Écosse est le titre que s'est lui-même donné Idi Amin Dada. L'Écosse et l'Ouganda ont en commun un mouvement d'indépendance face à l'Angleterre. Ce titre ne révèle pas seulement la face délirante et irrationnelle du dictateur : il affirme l'appartenance imaginaire d'Amin à une nation luttant pour son autonomie. De même, Amin se déclara conquérant de l'Empire britannique quand l'Angleterre rompit ses relations avec son régime. Cette complexité identitaire rappelle le célèbre documentaire **Les Maîtres fous** de Jean Rouch, dans lequel les Hauka deviennent possédés par l'esprit des colonisateurs français au cours d'un rituel : même inversion d'identité, même transfert imaginaire accentuant la ressemblance ou la dissemblance d'un individu ou d'une communauté par rapport à un autre groupe.

Le personnage d'Amin est saisissant tandis que celui de Garrigan est aussi naïf qu'ennuyeux. Dommage que la présence de ce dernier finisse par envahir le récit au détriment de celle d'Amin. Dommage aussi que les faits historiques soient obscurcis par une banale intrigue de tricherie sexuelle. Le film aurait pu être l'occasion

d'informer davantage sur cette page tragique de l'histoire ougandaise, mais il s'en éloigne comme par peur de ne pas répondre aux exigences du divertissement. L'intérêt du film réside donc dans le portrait inachevé de ce dictateur excentrique. Surtout, MacDonald a su illustrer comment un tyran réussit à maintenir l'opinion publique de son côté par une image charismatique, patriotique et optimiste. ■

The Last King of Scotland

35 mm / coul. / 121 min / 2006 / fict. / Royaume-Uni-Allemagne

Réal. : Kevin McDonald
Scén. : Jeremy Brock
Image : Anthony Dod Mantle
Mont. : Justine Wright
Prod. : Cowboy Films
Dist. : Fox Searchlight Pictures
Int. : Forest Whitaker, James McAvoy, Kerry Washington, Gillian Anderson

Little Children de Todd Field

Panique en banlieue

STÉPHANE DEFOY

D'écidément, la classe moyenne nord-américaine des calmes banlieues cossues représente une intarissable source d'inspiration pour bon nombre de talentueux réalisateurs. Le cynique Todd Solondz y campe l'action de l'ensemble de ses réalisations (**Welcome to the Dollhouse, Happiness, Storytelling**). Le Britannique Sam Mendes dépeint cet univers conformiste avec un humour décapant dans son meilleur film à ce jour, **American Beauty**. Plus près de nous, Robert Morin s'attarde aux angoisses et aux insatisfactions banlieusardes dans **Que Dieu bénisse l'Amérique**. Et voilà que le comédien Todd Field, qui avait impressionné

avec sa première réalisation sur fond de vengeance sourde (**In the Bedroom**), adapte une nouvelle de l'écrivain Tom Perrotta et propose, avec **Little Children**, une observation consciencieuse sur les désillusions de couples ayant opté pour la vie rangée en périphérie des cités.

Le récit s'oriente autour de deux personnages, un homme et une femme trentenaires demeurant à la maison à temps plein avec leurs jeunes enfants tandis que leur conjoint respectif occupe un emploi bien rémunéré. Une rencontre fortuite dans un parc amènera les deux individus à se rapprocher pour finalement conduire à une liaison à la fois torride et hasardeuse. Évacuant en partie l'approche satirique de la nouvelle de Perrotta, le réalisateur nous présente un monde qui, derrière la tyrannie du conformisme, camoufle sa part d'aspirations déçues. Ainsi, les personnages de Brad (Patrick Wilson) et Sarah (Kate Winslet) parviennent à se satisfaire d'un quotidien peu stimulant en se réfugiant dans leurs illusions de jeunesse. Brad passe des heures à regarder les prouesses de jeunes *skaters*, rêvant de se joindre à eux pour leur démontrer ses capacités malgré la trentaine avancée. De son côté, Sarah participe à un club de lecture et finit par s'identifier au personnage d'Emma Bovary du roman de Flaubert, femme mal mariée refusant sa triste destinée. Loin de se laisser gagner par les rêveries de ses protagonistes, **Little Children** se plaît à ramener les amants dans une réalité qui ne cesse de se détériorer. S'ajoute à ce portrait désenchanté d'une société prisonnière de son conservatisme, la présence d'un pédophile remis en liberté (comme dans le film de Morin), créant un véritable climat de paranoïa au sein de la petite communauté.

Il ne faut pas se laisser berner par le titre du film (faisant référence à la fois aux enfants du récit de même qu'à l'immaturité des personnages adultes), en apparence anodin. **Little Children** s'avère une radiographie scrutant un pan de la population, confinée à l'étroitesse de ses préjugés.



Little Children

Dépasant le portrait caricatural de la banlieue, Field s'applique à déployer avec assurance une intrigue dense et complexe où derrière l'idylle d'un amour d'été se cachent de grandes tragédies. Grâce à une mise en scène précise et rigoureuse, le réalisateur entremêle la sensualité et l'angoisse, l'intensité du désir et la progression du sentiment de crainte. Il sait également faire culminer des segments vers des scènes frappant l'imagination. À cet effet, l'apparition subite du pédophile dans la piscine publique bondée d'enfants montre à quel point l'irrationnel peut devenir contagieux.

Il faut noter les prestations exemplaires de Kate Winslet (*Titanic*, *Eternal Sunshine of the Spotless Mind*) en mère insatisfaite et de Patrick Wilson (*Alamo*, *Hard*

Candy) en beau et bon gars rêveur. Aussi, les comédiens qui campent les personnages secondaires sont tous marquants, à commencer par Jackie Earle Haley, assumant le rôle ingrat du cadavérique abuseur d'enfants. À mille lieues des séries télévisées à la *Desperate Housewives* qui limitent leur regard aux futilités doléances de riches femmes de banlieue, *Little Children* représente une œuvre à la fois réaliste et courageuse, ne versant jamais dans la tragédie grotesque. ■

Renaissance
de Christian Volckman

Un polar visuellement saisissant

CATHERINE OUELLET-CUMMINGS

Paris, 2054. Ilona Tasuiev, une jeune scientifique promise à une brillante carrière, est kidnappée. Spécialisé dans les affaires d'enlèvement, le policier Karas prend l'enquête en main. Rapidement

dérouté par les événements et par les pressions d'Avalon, la compagnie qui emploie Ilona et qui veut la retrouver au plus vite, Karas s'enfonce dans un univers étrange où les codes éthiques ne tiennent plus. Si *Renaissance* a gagné le Cristal du long métrage au Festival international du film d'animation d'Annecy en 2006, ce n'est pas seulement pour la qualité de son scénario qui, du reste, comprend beaucoup de déjà-vu. Le premier film de Christian Volckman est, en effet, principalement remarquable pour ses qualités esthétiques et techniques qui en font un objet unique, un polar visuellement saisissant.

Entièrement en noir et blanc, sans niveaux de gris, les images de *Renaissance* rappellent les œuvres de la peintre polonaise Tamara de Lempicka, particulièrement son autoportrait qu'elle réalisa en 1929. On retrouve dans le film de Volckman un type de cadrages et un niveau de contrastes semblables à ceux des œuvres marquantes de la peintre dans les années 1930. Ce n'est d'ailleurs pas la seule référence à cette période : l'architecture magnifiée, l'univers labyrinthique et l'imagerie futuriste rappellent à plusieurs égards le célèbre *Cabinet du docteur Caligari* (Robert Wiene,

Little Children

35 mm / coul. / 140 min / 2006 / fict. / États-Unis

Réal. : Todd Field

Scén. : Todd Field et Tom Perrotta

Image : Antonio Calvache

Mus. : Thomas Newman

Mont. : Leo Trombetta

Prod. : New Line Cinema

Dist. : Vivafilm

Int. : Kate Winslet, Patrick Wilson, Jackie Earle Haley, Jennifer Connelly, Noah Emmerich